

OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE.
Charles SILVER : La Belle au
bois dormant (recréation),
les 24 et 26 avril 2026.
Déborah Salazar, Kévin Amiel...
Laurent Delvert (mise en
scène) / Guillaume Tourniaire
(direction)

Acteur majeur pour la diffusion du répertoire français, particulièrement de l'époque de Massenet (l'enfant du pays), l'Opéra de Saint-Étienne affiche la récréation d'un opéra totalement inconnu du grand public (non joué depuis plus d'un siècle), et qui, mérite une place privilégiée dans la programmation des maisons d'opéras : féerie dramatiquement séduisante voire enivrante, grâce entre autres à l'élégance et au raffinement de son orchestre, « *La Belle au bois dormant* » de Charles Silver composé en 1902, quand Puccini et Debussy conçoivent

respectivement Tosca et Pelléas, affirme son indiscutable force d'attraction.

« *Musique poétique au lyrisme somptueux, orchestre chatoyant* », la partition de Silver semble concentrer le meilleur de son époque : soit l'art d'un « Massenet impressionniste », ou d'un « Debussy qui aurait travaillé pour les meilleurs Disney »... Le compositeur français renouvelle le mythe de la Belle Princesse qu'un envoûtement voue au sommeil avant de renaître à la vie et à l'amour... Le Prélude de l'Acte I (e Sommeil d'Aurore), le divertissement royal, le duo au jardin... sont les pépites d'une partition particulièrement éblouissante qui sait ménager les effets spectaculaires et les trouvailles voluptueuses...

Mêlant lyrisme et esprit bouffon, tragique et comique, romantisme troubadour et comédie paysanne, cet opéra-féerie ressuscite l'esprit du conte de Perrault, un caractère d'onirisme raffiné qui se positionne aussi sans réserve aux côtés du ballet de Tchaïkovski dont l'opéra de Silver semble prolonger les enchantements fantastiques.

En coproduction avec le *Palazzetto Bru Zane* – Centre de musique romantique française, l'Opéra de Saint-Étienne réveille ainsi une belle oeuvre endormie depuis plus de 100 ans. Le spectacle s'annonce comme l'un des événements de la saison 25-26 de la scène stéphanoise. Pour ce faire, l'Opéra de Saint-Étienne retrouve le metteur en scène **Laurent Delvert** (particulièrement applaudi *in loco* pour ses *Nozze di Figaro* il y a trois saisons), avec dans les rôles de la Reine et de la Princesse Aurore, une jeune nouvelle venue, **Déborah Salazar**, sous la baguette d'un autre défenseur ardent de l'opéra français, l'excellent chef **Guillaume Tourniaire**, à présent familier de la scène stéphanoise précédemment applaudi dans *Samson et Dalila* en mai 2025, et *Les Pêcheurs de perles* de

Bizet en 2024 ...). *La Belle au bois dormant* de Charles Silver est une œuvre envoûtante à ne pas manquer les 24 puis 26 avril 2026. Production événement

Charles SILVER : La Belle au Bois au Dormant (recréation)

SAINT-ÉTIENNE, Grand Théâtre Massenet

Vendredi 24 avril 2026 : 20h

Dimanche 26 avril 2026 : 15h

**Opéra en quatre actes – Première création
depuis 1902**



**RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de
Saint-Étienne :**

**[https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-25-26/spectacles//t
ype-lyrique/la-belle-au-bois-dormant/s-879/1](https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-25-26/spectacles//type-lyrique/la-belle-au-bois-dormant/s-879/1)**

Tarifs série A : (1) 64 € – (2) 50 € – (3) 29 € – ÉCO : 10 €

Durée 3h environ, entracte compris

Parlé, chanté en français, surtitré en français

Pensez-y

**Découvrez l'oeuvre à travers la pratique, en présence du
metteur en scène, d'une chanteuse et du chef de chœur : Sam.
14/03/26 • 10h à 16h**

**Tarif • 19 € / pers. – Réservation obligatoire (nombre de
places limité) : opera.relationspubliques@saint-etienne.fr**

Propos d'avant-spectacle

**Par Fabien Houlès, professeur agrégé de musique, une heure
avant chaque représentation.**

Gratuit sur présentation du billet du jour.

La Belle au bois dormant

Charles Silver

Ven. 24/04/26

Dim. 26/04/26

OPÉRA
SAINT-ÉTIENNE

Direction musicale
Guillaume Tourniaire

Mise en scène
Laurent Delvert



**TEASER vidéo / CHARLES SILVER : La Belle au Bois Dormant
(1902)**

<https://youtu.be/zMk7JSUgfmY>



**Débora Salazar et Kévin Amiel / Aurore et le Prince ©
CLASSIQUENEWS 2026**

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 23 juin 2025. GOUNOD : Faust. J. Dran, V. Santoni, J. Boutillier... Denis Podalydès / Louis Langrée

Vous croyez tout connaître sur *Faust* (1859), le chef d'œuvre de Charles Gounod ? Il n'en est rien ! Suite à la nouvelle édition proposée par Paul Prévost avec le concours des équipes du *Palazzetto Bru Zane*, l'Opéra Comique s'intéresse à la version originale avec dialogues parlés et mélodrames. De quoi découvrir des morceaux totalement inédits, ainsi qu'une meilleure lisibilité de l'action dévolue aux personnages secondaires. Autour de la mise en scène élégante de Denis Podalydès, la direction flamboyante de Louis Langrée rend au drame toute sa ferveur grandiose, au service d'un plateau vocal idéal dans la nécessaire diction.

A l'instar d'autres chefs d'oeuvre immortels tels que *Carmen* ou *Boris Godounov*, *Faust* connut de multiples moutures, du fait des modifications opérées par le compositeur lui-même au gré des représentations, de Paris jusqu'à l'étranger. Appelé improprement «opéra» à sa création au Théâtre Lyrique de Paris, l'ouvrage avait en réalité été conçu pour une troupe d'opéra-comique, rompue aux dialogues parlés et au mélodrame. L'écriture des récitatifs, ainsi que d'un ballet, viendra quelques années plus tard, lors d'une recreation triomphale à

l'Opéra de Paris. Si Gounod avait souhaité que les deux versions coexistent, ce qui fut le cas pendant quelques années (à Bruxelles notamment), c'est finalement la mouture opératique qui s'imposa durablement. Il faut une nouvelle fois remercier le *Palazzetto Bru Zane* de s'être penché sur cette rareté, révélée par le très beau disque [dirigé par Christophe Rousset en 2019](#). Une production scénique a également vu le jour l'an passé à Cologne ([voir ici](#)) – signe de la popularité de l'ouvrage en Allemagne.

Produit en partenariat avec l'Opéra de Lille, ce spectacle ne reprend pas tout à fait la partition utilisée par le *Palazzetto Bru Zane*. Il s'agit en réalité d'une version intermédiaire entre celle de la création en 1859 et plusieurs modifications opérées les années suivantes, notamment l'inclusion de la «*Chanson du nombre 13*», révélatrice de la fascination populaire pour les symboles et les coïncidences, en lieu et place de la ronde du *Veau d'or*. Plus généralement, la coloration sur instruments d'époque voulue par Christophe Rousset trouve ici une interprétation plus traditionnelle avec l'Orchestre national de Lille, sous la battue engagée de Louis Langrée. En dehors de quelques passages où le plateau est couvert dans les ensembles, le geste hautement architecturé du directeur de l'Opéra Comique fait mouche pour rendre ses lettres de noblesse au drame, porté par un lyrisme incandescent. Pour autant, Langrée n'en oublie pas les parties plus intimistes, aux phrasés souples et aériens, qui font tout le prix de l'art de Gounod.

La distribution réunie n'appelle que des éloges, malgré quelques réserves de détail. Ainsi de **Julien Dran** qui donne à son rôle de Faust, déjà étrenné avec succès sur plusieurs scènes en France ([notamment à Limoges](#)), une *maestria* digne de son attention au texte et au sens. Sa diction parfaite n'est pas pour rien dans le plaisir rencontré, de même qu'un timbre éclatant dans les passages en pleine voix. Seule la voix mixte laisse entendre quelques défauts techniques dans les sauts de

registre. A ses côtés, **Vannina Santoni** impose une Marguerite rayonnante d'éclat, parfois un rien monolithique dans les nuances. C'est là le seul reproche que l'on peut faire à cette interprète, par ailleurs très convaincante dans les dialogues. La scène célébriissime des bijoux la voit aussi maîtriser sa voix charnue, sans recours à un *vibrato* trop prononcé. Egalemeent très applaudi, **Jérôme Boutillier** (Méphistophélès) donne une nouvelle leçon de classe et de malice, en lien avec les intentions de la mise en scène, nous y reviendrons. Il faut toutefois accepter le parti-pris d'un rôle plus burlesque dans la version pour opéra-comique pour pleinement apprécier son interprétation toute d'esprit et d'intelligence, aux graves limités et peu puissants. Rien de tel pour **Lionel Lhote** (Valentin) qui passe la rampe sans difficulté, laissant seulement entendre un aigu trop étroit d'émission. On aime aussi le Siebel de **Juliette Mey**, d'une élégance suprême de ligne, tandis que **Marie Lenormand** réjouit en Dame Marthe délicieusement délurée. Enfin, le **Choeur de l'Opéra de Lille** parvient à relever le défi des *tempi* parfois dantesques de Louis Langrée, surtout côté féminin, au prix d'une belle cohésion d'ensemble. Assurément l'un des grands atouts de la soirée.

En centrant l'action sur l'humain, la mise en scène de **Denis Podalydès** ravit par sa simplicité et son classicisme toujours au service de la bonne compréhension des péripéties. La scénographie très sombre, à l'instar des costumes au début, évoque l'état dépressif du rôle-titre, accaparé par ses velléités de suicide. L'apparition de Méphistophélès et de ses deux acolytes permet de les voir littéralement tirer les ficelles de l'action, comme un Monsieur Loyal fiché de ses fidèles serviteurs. L'idée de Podalydès consiste à fuir les artifices fantastiques pour imaginer le diable comme une incarnation de la mauvaise conscience de Faust, libératrice de ses nombreuses frustrations. Le drame n'en devient que plus trivial, avec la tentative d'acheter les grâces de Marguerite par un coffret de bijoux, avant de la rejeter en deuxième

partie, une fois lassé de ses atours. Le tout est finement réglé, en un esprit forain, un rien trop figé au I, malgré l'apport bienvenu d'un couple de danseurs. L'assemblage élégant des éléments scéniques permet de figurer autant une église qu'un échafaud, sans artifices inutiles. La deuxième partie du spectacle va plus loin encore dans cette volonté d'épure, en mettant l'accent sur le devenir énigmatique de l'enfant de Marguerite, qui erre sur scène comme une bête en sursis. Un travail d'une belle probité au niveau de la direction d'acteur, toujours au service de l'ouvrage et des interprètes.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 23 juin 2025. GOUNOD : Faust. Julien Dran (Faust), Vannina Santoni (Marguerite), Jérôme Boutillier (Méphistophélès), Lioniel Lhote (Valentin), Juliette Mey (Siebel), Anas Séguin (Wagner), Marie Lenormand (Dame Marthe), Chœur de l'Opéra de Lille, Mathieu Romano, Louis Gal (chefs de chœur), Orchestre National de Lille), Louis Langrée (direction musicale) / Denis Podalydès (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra Comique, jusqu'au 1er juillet 2025. Photo © Sophie Brion

VIDEO : « *Faust vu par Louis Langrée* »

**CRITIQUE, opéra. LAUSANNE,
opéra de Lausanne (du 6 au 15
octobre 2024). ROSSINI :
Guillaume Tell. J. S. Bou, O.
Kulchynska, J. Dran... Bruno
Ravella / Francesco
Lanzillotta.**

Pour le premier titre de son premier mandat à la tête de l'Opéra de Lausanne, le marseillais Claude Cortese (que nous avons connu successivement comme "homme de l'ombre" des directeurs des Opéras d'Angers/Nantes, de Nancy et enfin de Strasbourg...) a choisi l'opéra "suisse" par excellence, "*Guillaume Tell*" de Gioacchino Rossini... qui pourtant n'avait jamais été monté dans la célèbre ville helvético-lémanique !



Crédit photographique © Carole Parodi

Disons-le d'emblée, "*coup d'essai, coup de maître*", tant le spectacle (de près de 4h, et donc avec beaucoup moins de coupures qu'habituellement – dont le superbe trio féminin au IV !...) aura convaincu dans toutes ses dimensions, à la fois scénique, musicale et vocale. Pour la partie scénique, il est allé chercher le brillant homme de théâtre italien (basé à Londres) **Bruno Ravella** (dont le *Polifemo* de Porpora [nous avait ravis en février dernier à Strasbourg](#)) qui propose ici un travail aussi simple qu'efficace. Car c'est bien la carte de la lisibilité et de la simplicité (qui va également dans le sens de l'éco-responsabilité, puisque c'est l'un des enjeux de notre époque...), et l'acte I se résume par exemple à une toile peinte *alla* Ferdinand Holder (l'italien avoue son admiration pour le peintre suisse dans ses notes d'intention) qui représente tout simplement... un paysage montagneux suisse. De fait, on est très loin de la (sur)charge décorative dont l'ouvrage est coutumier (et dont on peut tout à fait faire l'économie...), et la démarche de Ravella entend viser à l'essentiel. Sa Suisse constituée de quelques images simples, sans autre élément de décors que là un ponton en bois et ici

quelques sièges rustiques, restitue d'une part le cadre magique de l'action, mais aussi l'austérité d'un peuple qui, quinze ans avant l'avènement de Verdi, clame son désir de révolte. Le metteur en scène parvient ainsi, avec beaucoup d'habileté, à rendre encore plus grandiose le discours de Rossini à travers la plus grande simplicité. Car la musique, ainsi libérée de tout décorum, parle un langage plus immédiat, plus franc, et plus direct. Et le plateau de l'Opéra de Lausanne, qui nous a paru si étroit en d'autres occasions, semble ce soir de dimensions normales...

La distribution vocale réunie par Claude Cortese à Lausanne se montre à la hauteur des enjeux, même si les deux rôles de Mathilde et Arnold sont distribués à des voix plus "larges" que les deux chanteurs ici retenus dans ces parties. Mais de largeur vocale, en revanche, l'excellent baryton **Jean-Sébastien Bou** n'en manque pas dans le rôle-titre, et il campe ainsi un Tell idéal : il en a l'ampleur et l'épaisseur, l'autorité et la conviction. De sa voix saine, large et sonore – doublée d'une diction parfaite et d'un phrasé impeccable -, il fait passer à travers ce personnage toutes les pulsations du chant romantique, en particulier dans son grand air « *Sois immobile* ».

Avec sa voix riche et bien timbrée sur toute l'étendue de la tessiture (mais sans être celle du "grand lyrique" associé à ce rôle...), par ailleurs parfaitement maîtrisée et contrôlée, la soprano ukrainienne **Olga Kulchynska** campe une très belle Mathilde, tant par ses superbes sonorités que par son bel art du souffle. Elle chante le superbe et extatique air « *Sombre forêt* » avec l'élégance dans le phrasé et l'émission *legata* que requiert son grand air. Son Arnold est le ténor bordelais **Julien Dran** qui fait resplendir un chant éclatant, solide et solaire (même si le rôle atteint les limites "naturelles" du chanteur), offrant un Arnold de premier plan, au *legato* à la fois noble et maîtrisé.

Aux côtés des trois rôles principaux, le jeune ténor malgache

Sahy Ratia est un pêcheur (Ruodi) de grand charme, la superbe basse italienne **Luigi De Donato** ([après son saisissant Clistene \(dans L'Olimpiade de Vivaldi\) à Nice en mai dernier](#)) un Gessler sonore et détestable à souhait, tandis que **Frédéric Caton** convainc tout autant dans le rôle de Melchtal que de Walter Furst. Enfin, **Géraldine Chauvet** – et plus encore la jeune soprano canadienne **Elisabeth Boudreault** – se taillent un beau succès : la première avec une Hedwige au timbre chaud et au chant généreux, et la seconde en campant un Jemmy plein de fraîcheur et de fougue mêlées, d'une incroyable présence scénique, dotée d'une projection vocale inouïe... surtout que l'artiste ne dépasse pas les 1m60 !...

Dernier point fort de la soirée, la superbe direction du chef italien **Francesco Lanzillotta** qui nous avait, de son côté, [enchantés cet été dans un rare opéra de Nino Rota au Festival de Martina Franca](#). Placé à la tête de l'**Orchestre de chambre de Lausanne**, il parvient à retrouver le *brio* de Rossini, son panache, sa vitalité et son dynamisme – et peu se sont aperçus qu'entre la première mesure de l'*Ouverture* et la fin du deuxième acte, deux heures s'étaient écoulées ! Lanzillotta donne au moindre détail un poids dramatique saisissant et restitue avec beaucoup d'envergure les différentes influences de la partition – et sa place originale dans l'histoire de la musique. Car avec *Guillaume Tell*, son ultime *opus* lyrique, Rossini dévoile tous les mystères à venir et dicte une esthétique qui sera par la suite suivie par Berlioz et par Verdi, par Gounod et par Wagner. C'était bien aux autres de suivre, pas à lui de continuer...

CRITIQUE, opéra. LAUSANNE, opéra de Lausanne (du 6 au 15 octobre 2024). ROSSINI : Guillaume Tell. J. S. Bou, O. Kulchynska, J. Dran... Bruno Ravella / Francesco Lanzillotta. Photos © Carole Parodi.

VIDEO : Teaser de « Guillaume Tell » de Rossini selon Bruno Ravella à l'Opéra de Lausanne

**OPÉRA DE LAUSANNE. ROSSINI :
Guillaume Tell. 6 > 15 oct
2024. J.F. Bou, O.
Kulchynska, J. Dran... Bruno
Ravella / Francesco
Lanzillotta (Première à
Lausanne).**

Nouvelle production – et pour la 1ère fois à l'Opéra de Lausanne ! -, *Guillaume Tell* marque en majesté le lancement de la première saison lyrique de Claude Cortese, nouveau directeur de l'Opéra de Lausanne, dont on s'étonne qu'il n'ait jamais accueilli l'ouvrage majeur de

Gioacchino Rossini, créé à Paris en août 1829 (offrande majeure pour l'essor du grand opéra français), de surcroît au sujet historique si essentiel pour l'identité suisse.

En effet, exprimant la puissance du motif naturel, entre lac, forêt, montagne, le grand opéra de Rossini (avec ballet) évoque les épisodes les plus héroïques et salvateurs de la résilience des Suisses contre l'envahisseur Autrichien. Sur fond historique, l'action exprime la toute puissance de la liberté à travers le héros patriote Guillaume, exalté par le texte de Schiller, source du livret. Moins belcantiste que ses précédents ouvrages, *Guillaume Tell* est un opéra pré-verdien, où la force du drame est magistralement portée par des airs irrésistibles façonnant des portraits individuels passionnants ceux de Mathilde (la princesse de Habsbourg), d'Arnold (le ténor requis, aussi bien servi musicalement que le couple protagoniste) et bien sûr Guillaume... lequel est un baryton qui incarne l'exploit du héros suisse, arbalétrier redoutable et victorieux.

Dans cette nouvelle production-événement, qui rétablit une partition majeure de l'opéra romantique sur la scène Lausannoise, s'annoncent aussi trois chanteurs particulièrement prometteurs dans leur rôle respectif : **Jean-François Bou** en Guillaume, **Olga Kulchynska** en Mathilde et **Julian Dran** en Arnold – sous la baguette de **Francesco Lanzillotta** et dans une mise en scène de **Bruno Ravella**.

ROSSINI : *Guillaume Tell*

Opéra en quatre actes

Livret de Victor-Joseph Étienne de Jouy et Hippolyte-Louis-

Florent Bis

Première représentation le 3 août 1829 à la salle Le Peletier,
Paris

Nouvelle production – **Première à l'Opéra de Lausanne**

5 représentations

DIMANCHE 06 octobre 2024 à 17h

MARDI 08 octobre 2024 à 19h

VENDREDI 11 octobre 2024 à 20h

DIMANCHE 13 octobre 2024 à 15h

MARDI 15 octobre 2024 à 19h



RÉSERVEZ vos places directement
sur le site de l'Opéra de LAUSANNE :

<https://www.opera-lausanne.ch/show/guillaume-tell/>

DURÉE : 3h45 (avec un entracte)

Mise en scène : **Bruno Ravella**

Distribution

Guillaume Tell : **Jean-Sébastien Bou**

Mathilde : **Olga Kulchynska**

Arnold : **Julien Dran**

Jemmy : Elisabeth Boudreault

Hedwige : Géraldine Chauvet

Melchtal / Walter Furst : Frédéric Caton

Gessler : Luigi De Donato

Ruodi, un pêcheur : Sahy Ratia

Rodolphe : Jean Miannay

Un chasseur : Warren Kempf

Leuthold : Marc Scoffoni

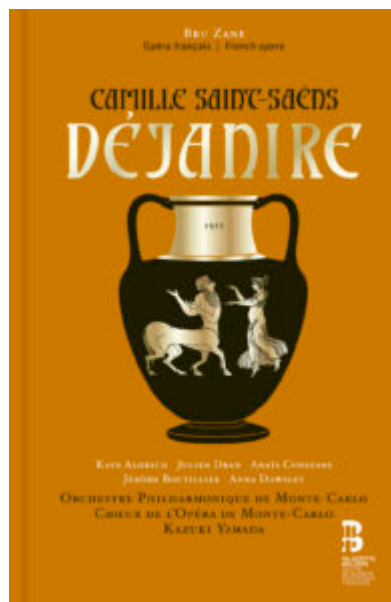
Orchestre de Chambre de Lausanne
dirigé par Francesco Lanzillotta

Chœur de l'Opéra de Lausanne
dirigé par Alessandro Zuppardo

CRITIQUE CD événement. SAINT-SAËNS : Déjanire (1910). Kate Aldrich, Julien Dran, Anaïs Constans, Jérôme Boutillier... Orch. Phil. de Monte Carlo / Kazuki Yamada (2 CD Palazzetto Bru-Zane)

Le génie lyrique de Camille Saint-Saëns se dévoile dans son ultime opéra *Déjanire* de 1910, sommet dramatique inspiré de la mythologie et qui offre à nouveau un sublime portrait féminin. Le Palazzetto Bru Zane, centre de musique romantique française poursuit l'excellence de sa collection « *Opéra français* » en

**enregistrant pour la première fois la
partition intégrale.**



Saint-Saëns comme Bach a le génie de la réutilisation pertinente : il y recycle la musique déjà composée en 1898 pour la pièce de Louis Gallet. Il réutilise aussi son poème symphonique « *La jeunesse d'Hercule* » pour la scène finale [Hercule empoisonnée suicidaire] et aussi dans le *Prélude* de l'acte I. Déjanire est cette épouse délaissée par son époux, trop volage, Hercule qui en aime une autre Iole laquelle aime en vérité... le jeune Philoctète.

**Fabuleuse antiquité de Saint-Saëns
Le Palazzetto Bru-Zane publie
le premier enregistrement intégral de son**

dernier opéra : *Déjanire*

Aidée de la fausse servante mais vraie magicienne Phénice, Déjanire se venge en remettant à son époux une tunique empoisonnée ; le héros l'endosse, souffre tellement qu'il se jette dans les flammes... Les duos sont d'une vraie puissance théâtrale digne de la source antique : comme celui de Déjanire / Phénice [fin du I]... Les airs d'Hercule lui préservent une belle épaisseur héroïco-tragique qui se déploie dans l'air « *Viens ô toi dont le clair visage...* » [acte IV]. Comme dans *Samson* ou *Ascanio*, Saint-Saëns qui n'eut jamais le Prix de Rome, affirme son génie dramatique dans une orchestration à la fois nuancée et flamboyante, Straussienne, soulignant les points forts d'une action qui relève du grand opéra [préparation de la robe empoisonnée au III, puis expression de son pouvoir magique fatal au IV...]. Tout cela relève d'une maîtrise remarquable de l'écriture opératique, l'Orchestre vrai grand acteur aux côtés des solistes qui doivent au moins asseoir leur formidable personnalité, à l'égal de *Samson et Dalila*...

Sur les traces des créateurs en 1910, respectivement Felia Litvinne et Lucien Muratore, pour *Déjanire* et *Hercule*, les plus récents Kate Aldrich et Julien Dran affirment ici tous deux d'indiscutables qualités autant vocales que dramatiques. Dans cet enregistrement d'octobre 2022, lors d'un concert donné à l'**Auditorium Rainier III de Monte-Carlo**, **Kate Aldrich** renouvelle [la réussite de sa formidable performance dans *Olympie* \[de Gaspare Spontini\]](#) , cependant que **Julien Dran** possède la tendresse et la tension héroïque propres au mythe herculéen. Son air du IV [sublime épithalame] est d'une indiscutable séduction trouble. Même engagement juste d'**Anaïs Constans** [superbe Iole], de **Jérôme Boutillier** [Un Philoctète de luxe], et d'**Anna Dowley** [très convaincante Phénice].

Ce remarquable enregistrement ressuscite une partition lyrique

française à connaître absolument, après les *Pelléas* de Debussy ou *Tosca* de Puccini, la veine opératique de Saint-Saëns au début du siècle s'affirme aussi flamboyante et efficace que les premiers opéra de son contemporain Richard Strauss [*Salomé*, *Elektra*, *Ariadne auf Naxos*, *La femme sans ombre...*]. Voilà qui éclaire – voire clarifie l- e génie de **Camille Saint-Saëns** dans l'aréopage européen, à la veille de la première guerre. A acquérir d'urgence !



CRITIQUE CD événement. SAINT-SAËNS : Déjanire (1910) – Kate Aldrich, Julien Dran, Anaïs Constans, Jérôme Boutillier, Anna Dowley... Orch. Phil. de Monte Carlo. Kazuki Yamada (2 cd Palazzetto Bru-Zane) – Collection « opéra Français », vol. 39 | BZ 1055

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur PALAZZETTO BRU ZANE

OPÉRA DE MARSEILLE. VERDI : La Traviata. Ruth Iniesta, Julien Dran, Jérôme Boutillier... Renée Auphan / Clelia Cafiero (du 6 au 15 février 2024)

Rien n'égale la tragédie de Violetta Valéry, jeune courtisane à Paris qui subit les foudres de la morale bourgeoise et doit payer... de sa vie. Aimée du Fils Germont (Rodolfo), La Traviata reçoit la visite du père (Germont père) qui l'invite à se sacrifier : si Rodolphe poursuit sa relation avec une prostituée, le déshonneur s'abattra sur la famille

Germont.

La confrontation au II entre le patriarche et la jeune femme constitue un temps fort d'une partition particulièrement psychologique. Verdi écrit comme Dumas : avec une acuité souvent bouleversante. Rien n'est épargné à la pauvre Violetta. De Balzac et son roman parisien (lui aussi) *Grandeur et misère des courtisane*, l'action suit la même trajectoire : depuis les salons somptueux de l'acte I (avec le fameux Brindisi, chanté à toutes les sauces pour fêter chaque Nouvel An), le spectateur traverse les tourments (sacrifice et humiliation) de Violetta à l'acte II, pour finir dans la misère sur une pailleasse au III...

Inspiré de La Dame aux camélias d'Alexandre Dumas fils, La Traviata sait par la profondeur des sentiments exprimés : le rôle est un défi pour toutes les sopranos ; à chaque acte, une facette différente de l'héroïne. trois personnalité... pour trois voix (au moins) en une. : colorature, dramatique et lyrique. Voire anémique... Sur la scène de l'Opéra de Marseille, un trio vocal prometteur devrait incarner vertiges et passions de Violetta et Rodolfo, confronté au puritanisme du XIXème siècle : **Ruth Iniesta** (Violetta), **Julien Dran** (Rodolfo), **Jérôme Boutillier** (Germont père). Incontournable !

VERDI : La Traviata à L'Opéra de Marseille

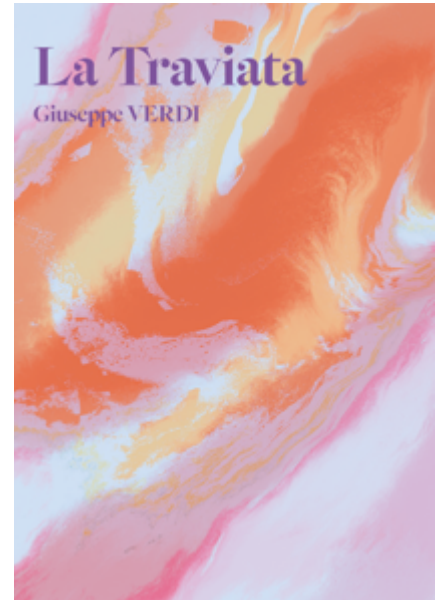
Mardi 6 février 2024 – 20h

Jeudi 8 février 2024 – 20h

Dimanche 11 février 2024 – 14h30

Mardi 13 février 2024 – 20h

Jeudi 15 février 2024 – 20h



Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de
Marseille :

<https://billetterie.marseille.fr/fr/node/20317>

distribution

Direction musicale : Clelia CAFIERO

Mise en scène : Renée AUPHAN réalisée par Yves COUDRAY

Décors : Christine MAREST

Costumes : Katia DUFLLOT

Lumières : Roberto VENTURI

Violetta : Ruth INIESTA

Flora : Laurence JANOT

Annina : Svletana LIFAR

Alfredo : Julien DRAN

Germont : Jérôme BOUTILLIER

Gastone : Carl GHAZAROSSIAN

Le Marquis : Frédéric CORNILLE

Le Baron Douphol : Jean-Marie DELPAS

Le Docteur : Yuri KISSIN

Orchestre et Choeur de l'Opéra de Marseille

OPÉRA EN 3 ACTES
Livret de Francesco Maria PIAVE
Création à Venise, le 6 mars 1853, au Teatro La Fenice /
Dernière représentation à Marseille, le 2 janvier 2019
PRODUCTION Opéra de Marseille

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 4 juillet 2023. MASSENET : Grisélidis (version de concert).

Entendre deux raretés lyriques absolues au TCE à seulement deux semaines d'intervalle permet de mesurer la chance du mélomane curieux à Paris, qui sait pouvoir profiter de l'investissement constant des équipes du **Palazzetto Bru Zane (PBZ)** en la matière, depuis plus de dix ans. Après le tempérament volcanique de Louise Bertin révélé dans Fausto, voilà peu (<https://www.classiquenews.com/critique-opera-theatre-des-champs-elysees-paris-le-20-juin-2023-bertin-fausto-les-talens-lyriques-ch-rousset-version-de-concert/>), place aux délices raffinés de Massenet, autour de sa fantaisie médiévale « **Grisélidis** » (1901). Comme à l'habitude, ces différents



concerts seront à retrouver dans l'élégante et passionnante collection des livres-diques «Opéra français» du PBZ, aux côtés notamment de **Thérèse** :

<https://www.classiquenews.com/cd-massenet-therese-gubischdupouycastronovo-altinoglu2012/> et du **Mage** <https://www.classiquenews.com/cd-massenet-le-mage-campellone-2012/>, du même **Jules Massenet**.

Avec *Grisélidis*, Massenet surprend par un opéra-comique ramassé en deux heures de musique, qui dévoile toute la palette très variée de son inspiration. La muse de Massenet se joue d'un livret rocambolésque, ici augmenté de l'apport tragi-comique du *Diable*, qui reprend l'histoire alors bien connue d'un mari jaloux invariablement convaincu de l'infidélité de son épouse. Si le début de l'opéra commence par les effluves soyeuses d'une orchestration éthérée aux vents, il est rapidement suivi par le lyrisme ardent de l'hymne à la beauté de l'héroïne, entonné par son promis Alain. Les élans pieux de *Grisélidis* reprennent ensuite cette musique franche et poignante, à l'opposé des vignettes musicales mouvantes (proches du pointillisme) préférées pour accompagner les autres rôles sérieux, notamment celui du Marquis et de la servante Bertrade. Le contraste n'en est que plus grand avec le style piquant et dansant qui anime les apparitions du *Diable* et de sa femme, apportant une truculence savoureuse tout du long. Les dialogues un peu datés, tout comme les références religieuses appuyées, prêtent parfois à sourire, mais permettent paradoxalement de prendre de la distance avec l'apologie conservatrice du statut de l'épouse au début du XXème siècle, nécessairement soumise à la toute puissance de son mari.

La soirée est portée par **un plateau vocal parmi les plus réjouissants** du moment, à quelques infimes réserves près. Ainsi de **Vannina Santoni** (*Grisélidis*), dont la précision technique impressionne jusque dans les parties les plus ardues, même si son style un rien précautionneux explique,

aussi, ses limites au niveau interprétatif. On aimerait ainsi une intention un peu plus mordante par endroits pour nous arracher cette émotion qui doit poindre, notamment lors de sa splendide prière au début du III. Quoi qu'il en soit, la soprano française assure l'essentiel, portée par un timbre séduisant, sans parler de la souplesse de son émission.

On aime aussi la clarté d'élocution aérienne **Julien Dran**, d'une justesse dramatique toujours aussi éloquente, de même que le solide **Thomas Dolié** (Le Marquis), à la diction idéale dans ce rôle. Mais c'est peut-être plus encore le désopilant **Tassis Christoyannis** qui fait valoir un inattendu tempérament comique en Diable, très incarné ici, jusque dans les accentuations et les mimiques visuelles. Outre les chœurs bien préparés, les seconds rôles assurent leur partie de manière superlative, notamment la voix charnue d'**Adèle Charvet** (Bertrade), d'une belle résonance d'émission.

Quel plaisir, aussi, de retrouver un spécialiste de Massenet aussi attentionné que **Jean-Marie Zeitouni** à la tête de l'excellent **Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie** : le chef québécois, régulièrement invité à Nancy et Montpellier, démontre une fois encore tout le bien que l'on pense de lui, à force d'équilibre avec le plateau et d'allégement de la masse orchestrale, au service d'une interprétation musicale d'une grande expressivité.

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 4 juillet 2023. MASSENET : Grisélidis. Vannina Santoni (Grisélidis), Julien Dran (Alain), Thomas Dolié (Le Marquis), Tassis Christoyannis (Le Diable), Antoinette Dennefeld (Fiamina), Adèle Charvet (Bertrade), Thibault de Damas (Le Prieur), Adrien Fournaison (Gondebaut), Chœur et

Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie, Noëlle Gény (chef de chœur), Jean-Marie Zeitouni (direction).

CRITIQUE, Opéra. LIMOGES, le 17 mars 2023. GOUNOD : Faust. J. Dran / G. Philiponet / N. Cavallier / A. Séguin... C. Brumachon & B. Lamarche / P. Baleff.

Le 17 mars 1963, la ville de Limoges inaugurait son nouvel opéra, et son directeur Alain Mercier a choisi de fêter les 60 ans de son théâtre en mettant Faust de Gounod à l'affiche, le plus emblématique des opéras français aux côtés de Carmen. Si le titre est loin d'être rare, la proposition scénique était plus originale, car confiée aux danseurs / chorégraphes Claude Brumachon et Benjamin Lamarche.

Ce ne sont pas les exemples qui manquent non plus, d'opéras chorégraphiés, tels les mythiques Orfeo de Trisha Brown ou Pina Bausch, ou autre Didon et Enée par Sasha Waltz, mais c'est une excellente idée d'avoir « mis en pas » le mythe de Goethe, qui finalement se prête plutôt bien à l'exercice. Tous les rôles principaux, Faust, Méphistophélès, Marguerite, Valentin et Siébel ont donc ici un double – danseurs ou

danseuses (de la Compagnie « Sous la peau »). Ces doubles, très dénudés et aux corps sculpturaux, femmes comme hommes, font assaut de mouvements tout à tour saccadés ou sensuels, et apparaissent comme les inconscients et / ou les états d'âme des personnages, dont ils révèlent la nature tourmentée ou démoniaque. Au même moment, la scénographie (conçue par Fabien Teigné) se montre des plus dépouillée (très belle « Nuit de Walpurgis » se déroulant dans une forêt de troncs calcinés), tandis que les costumes (signés Hervé Poeydemenge) nous plongent à l'époque du livret. Mais quelle étrange idée, dans un Faust « chorégraphié », d'avoir mis au placard le grand ballet de l'acte V ?...

Pour ses 60 ans, l'Opéra de Limoges imagine un FAUST chorégraphique vocalement et orchestralement passionnant

La distribution réunie ce soir à Limoges porte haut le chant français, car à la suite du retrait de l'égyptienne Amina Edris (en Marguerite) et du serbe David Bizic (en Valentin), c'est un cast 100 % français qu'a finalement réuni **Josquin Macarez**, le sagace conseiller aux voix qui seconde **Alain Mercier** dans son très intéressant travail au sein de l'institution lyrique limougeaude. A commencer par **Gabrielle Philiponet**, que nous avons déjà entendue dans sa partie à l'Opéra de Saint-Etienne en 2018, et qui incarne la plus frémissante et la plus bouleversante des Marguerite. A nouveau, elle impose un chant qui allie merveilleusement énergie et élégance, discipline vocale et expression

passionnée. Son excellente prononciation, ainsi que le soin apporté au respect du style de l'ouvrage, ajoutent à la performance de l'artiste. Elle assume vocalement et sans aucune faille ce rôle périlleux, y compris dans ses composantes les plus sombres (scène de l'église). Une grande Marguerite assurément !

Ténor « chouchou » de la maison, le ténor bordelais **Julien Dran**, déjà présent le mois dernier sur cette même scène dans *La Dame blanche* de Boieldieu, gratifie l'auditoire de son habituelle voix claire et racée, à l'impeccable phrasé, avec une quinte aiguë rayonnante, doublée d'admirables nuances et allègements idoines, notamment dans son air « Salut ! Demeure chaste et pure ». De son côté, **Nicolas Cavallier** compose un Méphisto qui a de l'allure, du chic, du mordant, d'autant plus convaincant qu'il ne force jamais le trait. Il parvient ainsi à dégager son personnage de tout pompiérisme, sans rien lui ôter de sa dimension satanique. Quant à la voix, elle demeure toujours aussi magnifiquement timbrée.

La jeune mezzo corse **Eléonore Pancrazi** confirme, avec un Siébel plein de juvénilité et d'ardeur, les espoirs que l'on fonde sur elle, quand **Anas Séguin** campe un excellent Valentin, magnifiquement timbré, auquel il sait donner la spontanéité un peu brute qui convient à ce personnage. En Dame Marthe, la mezzo montpelliéraine **Marie-Ange Todorovitch** est irrésistible de drôlerie, en femme « mûre » encore tiraillée par ses sens, avec une voix qui n'a par ailleurs rien perdu de sa superbe. Enfin, **Thibaut De Damas** est un convaincant Wagner, tandis que **le Chœur de l'Opéra de Limoges** s'avère superbement préparé par **Arlinda Roux Majollari**.

Dernier bonheur de la soirée : la direction tout feu tout flamme du chef bulgare **Pavel Baleff**, nouveau chef principal et directeur musical associé de la maison limougeaude, lequel parvient à tirer de **l'Orchestre de l'Opéra de Limoges** une grande force dramatique, tout en démontrant une maîtrise de la partition tout à fait exceptionnelle. Profondément engagée,

fiévreuse et passionnée, sa lecture toute en nuances impressionne par son audace, n'hésitant pas à aller du pianissimo le plus ténu au fortissimo le plus lyrique, pour atteindre des sommets d'émotion dans les scènes les plus dramatiques de l'ouvrage. Bravi tutti !

CRITIQUE, Opéra. LIMOGES, le 17 mars 2023. GOUNOD : Faust. J. Dran / G. Philiponet / N. Cavallier / A. Séguin... C. Brumachon & B. Lamarche / P. Baleff. Photos © Steve Barek

TEASER VIDÉO : Faust – dualité musicale et chorégraphique – à l'Opéra de Limoges
